

Septième voyage de Sindbad

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

« Mes dernières aventures et ma jeunesse qui m'abandonnait peu à peu, m'avaient aidé à renoncer à mes voyages. J'étais bien décidé à rester sur la terre bénie de mes ancêtres quand un messenger du Calife vint me voir pour m'annoncer qu'on réclamait ma présence immédiate au palais. Je pris quelques minutes pour me parer de mes plus beaux habits et me rendis devant le commandeur des croyants qui m'accueillit avec beaucoup de gentillesse.

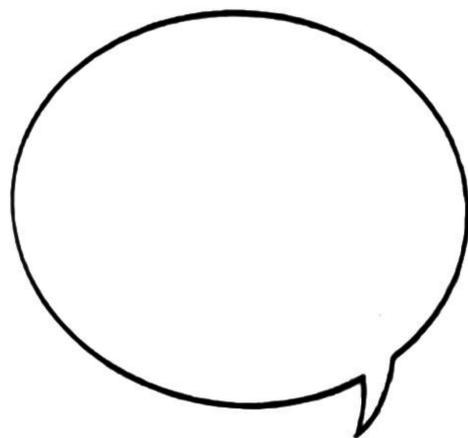
Il désirait que je retourne dans l'île de Serendib afin d'y amener la réponse qu'il faisait au roi des Indes. Cette lettre était accompagnée d'une grande quantité de présents que je chargeai sur le meilleur des navires du Calife qui me donna mille sequins pour ma peine.

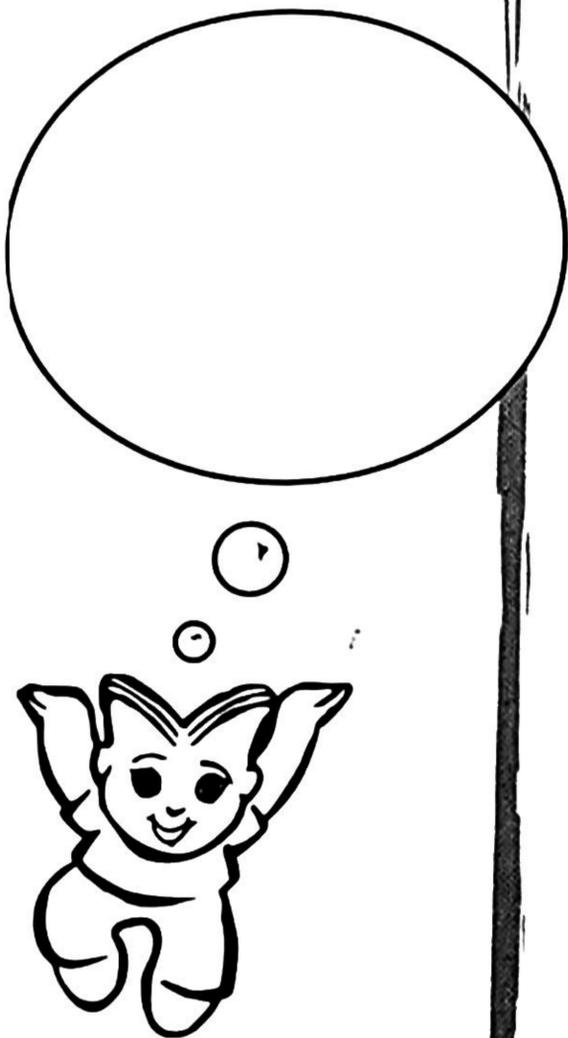
Ma navigation fut très heureuse. J'atteignis Serendib sans problème. À peine débarqué, je me rendis auprès des ministres du roi afin de les informer de ma mission. Ils m'obtinrent facilement une audience auprès du roi qui fut ravi de l'attention que lui faisait mon souverain. Il me reconnut immédiatement et m'accueillit en ces termes.

- Ah ! Sindbad ! Soyez le bienvenu, j'ai souvent songé à vous et vous voir à nouveau est une grande joie pour moi.

Je fus étonné et très fier de sa gentillesse.

Ensemble, nous fîmes l'inventaire des cadeaux du Calife. Ils étaient d'une valeur peut-être plus





grande que ceux du roi des Indes. Il y avait des lits parés d'or et de diamants, des vasques remplies de pierreries, un vase d'agate sculpté dehors comme dedans. Il y avait même une table qui venait de la chambre du grand Solima.

Le roi eut grand plaisir à constater que l'amitié qu'il avait pour le Calife était payée de retour.

Ma mission étant remplie, je sollicitai l'autorisation de prendre congé. Celle-ci ne me fut accordée qu'après beaucoup d'hésitations, le roi se plaisant beaucoup en ma compagnie. Enfin je pus quitter Serendib pour rejoindre Bagdad grâce à un voyage que j'espérais sans histoires. Le sort en décida autrement.

Nous avons quitté la côte depuis quatre ou cinq jours quand nous fûmes attaqués par des corsaires. Ils eurent autant de facilité à arraisonner notre vaisseau qu'il n'était pas fait pour être défendu. Ceux qui tentèrent de résister le payèrent de leur vie. Je restai, quant à moi, dans une retenue prudente et fus vendu comme esclave à un riche marchand.

Celui-ci m'emmena dans l'une de ses propriétés et s'intéressa à mon métier. Je lui dis que j'étais marchand comme lui et ne connaissais rien d'autre que le commerce. Il me demanda si je savais me servir d'un arc. Je lui appris que, dans ma jeunesse, j'excellais dans cet art. Il me fit donc remettre un arc et des flèches et me conduisit près d'un arbre auquel il me commanda de grimper.

— Au-dessous de toi, vont passer des dizaines d'éléphants. Tu tenteras d'en abattre quelques-uns grâce à tes flèches. Si tu y parviens, cours me prévenir.

Je passai ma journée à guetter les pachydermes. Il en vint quelques-uns mais mes tirs n'étaient pas bien ajustés et les pointes ne se plantaient même pas dans leur peau épaisse.

Le deuxième jour, j'eus plus de chance. Grâce à une flèche empoisonnée qui se ficha dans la paupière

d'un éléphant, je réussis à l'abattre.

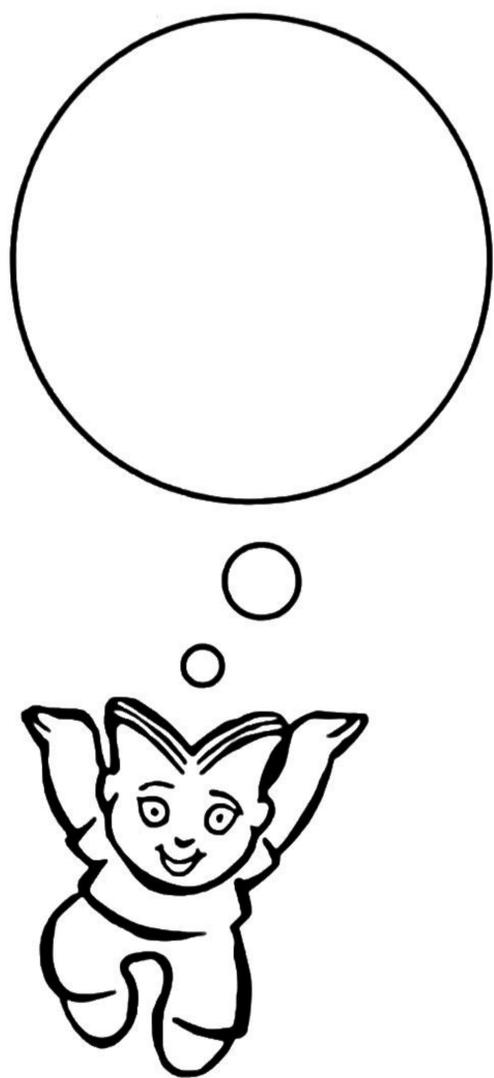
Fier de mon exploit, je me précipitai chez le marchand qui envoya des esclaves enterrer le mastodonte. Il m'expliqua qu'il allait le laisser ainsi plusieurs mois afin que la vermine le ronge. Ensuite, il pourrait facilement récupérer l'ivoire de ses défenses et de ses dents. Il me donna la journée de congé et le lendemain, je revins à mon poste. Ce jour-là, grâce à ma technique, j'en abattis deux, le lendemain un encore, le surlendemain trois. Le marchand fut très content de moi. J'étais son meilleur chasseur, il m'accorda quelques privilèges : j'obtins une case pour moi tout seul et j'eus l'autorisation d'utiliser les meilleurs arcs de sa collection. Je me fis ainsi une petite réputation parmi les villageois et pas uniquement parmi eux comme vous allez pouvoir en juger par vous-mêmes.

Un matin que j'étais juché sur mon arbre, j'aperçus un groupe d'éléphants qui se rassemblait non loin de moi. Ils restèrent un moment en rond puis, soudain, la troupe vint se placer autour de mon arbre.

Je n'expédiai nulle flèche car ils firent cercle autour de l'arbre et tendirent leur trompe vers ma branche. Le barrissement qu'ils me destinèrent était si puissant que je crus que mes oreilles explosaient. L'un deux, l'un des plus forts, enlaça le tronc de mon arbre avec sa trompe et l'arracha avec la même facilité que j'aurai mis à arracher une mauvaise herbe. Un autre s'empara de moi selon la même technique, mais au lieu de me broyer comme je m'y attendais, il me jucha sur son dos. La troupe se mit en marche sur un sentier.

La promenade dura très longtemps. On gravit une montagne et redescendit dans une gorge très encaissée. Celle-ci s'ouvrait sur un cirque entouré de hautes montagnes. Je fus halluciné par ce que je voyais. Partout s'entassaient des squelettes d'éléphants. Il y en avait des milliers.





Une colossale fortune d'ivoire s'étendait à mes pieds. Je compris alors le message de ces vénérables pachydermes : ils voulaient que je cesse de les dé cim er ! Si je voulais de leurs os, je n'avais qu'à me servir. La colonne reprit sa route d'un pas pesant et tranquille. Je la suivis à bonne distance et lorsque je reconnus la forêt où je chassais, je me rendis dans le domaine du marchand.

Je demandai à le voir. Le bonhomme faisait la sieste et il me menaça :

– J'espère pour ton dos que tu as une bonne raison d'interrompre mon sommeil ! Sinon, tu vas goûter au bâton de mon contremaître.

– Je ne saurais avoir de meilleure raison, cher maître. Je suis venu réclamer ma liberté !

Je crus que le marchand allait s'étrangler.

– Ta quoi !

– Ma liberté, car si tu me l'accordes, je te ferai l'homme le plus riche de tout le royaume.

J'avais l'air si sûr de moi qu'il me demanda des explications. Je lui appris que je connaissais le lieu où se trouvait le cimetière des éléphants.

– Si ce que tu me dis est vrai, alors tu auras ce que tu désires. Mais si d'aventure tu as menti, alors ce n'est pas un, mais dix bâtons qui te briseront les reins.

Nous montâmes sur un éléphant domestique et je repris le chemin que m'avaient montré les pachydermes. Ma recherche ne fut pas vaine et le marchand remercia son dieu d'avoir acheté comme esclave un homme tel que moi. Il me rendit ma liberté aussitôt en me disant, que tous les exploits que j'avais accomplis, toute la chance dont j'avais bénéficié, ne pouvaient être que d'origine divine. J'étais sans doute béni de dieu.

L'homme ne fut pas ingrat envers moi. Il loua un navire qu'il remplit d'ivoire. Moitié pour lui, moitié pour moi. Nous fîmes un grand périple tout autour

des terres d'Inde et de Perse, commerçant dans tous les ports pour arriver finalement à Balsora nantis d'une grande fortune. La dernière étape de mon voyage ne m'avait réservé aucune mauvaise surprise.

À peine arrivé à Bagdad, j'allai rendre compte de mon ambassade aux Indes auprès du Calife.

Ce dernier écouta avec intérêt le récit de mes dernières aventures. Le cimetière des éléphants frappa tant son imagination qu'il me demanda de raconter tous mes voyages à ses scribes qui les recopièrent en lettres d'or sur des vélins qui comptèrent désormais au nombre des objets précieux de son trésor.

Cette nouvelle était le couronnement de ma vie de voyageur ; je décidai d'y mettre fin et de me consacrer à ma famille. »

Ce fut ainsi que Sindbad termina le récit de son ultime voyage. Tous les convives applaudirent longuement.

S'adressant à Hindbad il dit avec un sourire :

« Eh bien ! l'ami ! Crois-tu qu'il y ait au monde un homme ayant souffert plus que moi ? Penses-tu toujours que je n'ai pas mérité le bien-être dans lequel je me trouve ?

– Il faut avouer, répondit le porteur, que mes maux sont bien peu de choses comparés aux vôtres. Vous avez mérité de vivre dans la tranquillité et dans la joie. Et cela, le plus longtemps possible. »

Sindbad remercia Hindbad de ses compliments et lui dit qu'il pouvait désormais se considérer comme son ami ; que sa maison et sa table lui seraient toujours ouvertes et qu'il aurait lieu toute sa vie de se souvenir de Sindbad le marin.

